

Krzysztof Chodacki

La rencontre de l'autre dans *L'iconoclaste* de Gabriel Marcel

La question de la rencontre se situe parmi celles les plus souvent abordées dans la littérature et la philosophie contemporaines. Grâce à ses expériences, tragiques comme heureuses, le XX^e siècle s'est rendu pleinement compte du poids du problème. "L'expérience de l'autre ne peut plus être considérée comme l'une des nombreuses expériences de ce qui est en dehors de l'homme, mais comme une expérience clef dont dépend le sens du monde".¹ Ce qui est pourtant plus fondamental que "le sens du monde", c'est le sens d'une existence individuelle et concrète. Là aussi la rencontre de l'autre est une expérience principale dont dépend, pour ainsi dire, l'humanité de l'homme. Car la présence réelle d'un autre ouvre une nouvelle, mais aussi toute fondamentale dimension de la vie personnelle; elle introduit comme dans un autre mode d'existence: l'*être avec*. Ainsi devient-elle pour l'homme une source profonde du sens et d'une "vraie vie". Une rencontre, à moins qu'elle ne soit superficielle ou illusoire, ne peut donc être comparée avec aucun autre événement humain.

Cette étude est une réflexion sur l'expérience de la rencontre telle qu'elle a été présentée dans l'une des oeuvres dramatiques de Gabriel Marcel, et notamment dans *L'iconoclaste*. Elle porte sur ce qui arrive, ou ce qui peut seulement arriver, lorsqu'un être esseulé, demeurant pour différentes raisons dans l'inaptitude et le refus d'accueillir d'autres êtres, fait de manière profonde l'expérience réelle d'un autre.² Nous essayerons de relever ce qui constitue l'essentiel de l'événement de la rencontre, et ce qui fonde son importance dans une destinée individuelle. Le texte dramatique est le point de départ de l'étude. Toutefois à part l'analyse littéraire quelques références directes à des oeuvres philosophiques de G. Marcel apparaîtront par la suite. Une telle méthode permettra, croyons-nous, une meilleure compréhension de la pensée de l'auteur.

¹ J. Tischner, *Filozofia dramatu*, Kraków, Znak, 1998, p. 28.

² Cf. A. Mary, *Esthétique dramatique de Gabriel Marcel*, dans *Présence de Gabriel Marcel*, n° 2/2002, p. 42.

Abel Renaudier

Il semble nécessaire de commencer cette étude par une esquisse du portrait du personnage principal de la pièce: sa personnalité extrêmement complexe, et le cheminement spirituel qu'il a suivi avant les événements décisifs qui feront l'objet de l'analyse dans les parties à venir. Abel Renaudier que nous voyons arriver dans la maison de son ami Jacques Delorme, est un jeune universitaire brillant. A travers les propos de ses proches nous apprenons que ses goûts intellectuels se sont éveillés très tôt, qu'il a été un enfant très précoce. Dans sa jeunesse, entraîné par sa passion pour les lettres il ne vivait que par la pensée. La confiance dans les avantages de la raison augmentait en lui au fur et à mesure qu'il s'éloignait de la religion.

Il a vécu toute son enfance et son adolescence dans l'intimité la plus confiante avec sa mère dont il est le fils unique. Le cheminement intérieur qu'il s'est appliqué à suivre l'écartait pourtant de plus en plus des autres, même de Madame Renaudier. Inconnu même des plus proches, il semble vivre dans son propre monde à part, inaccessible et trop compliqué pour les autres.

Le sort de cet intellectuel exceptionnel est visiblement marqué par une désolation intérieure. En effet, l'esseulement, "l'amère tristesse de compter si peu pour les autres",³ sont comme la face cachée de sa carrière brillante. Il semble qu'il ait tout ce qu'il faut pour jouir du bonheur, l'essentiel excepté. Sa mère ne se trompe pas lorsqu'elle lui dit: "Au fond, c'est là ce qui t'a manqué jusqu'à présent: tu ne t'es jamais senti aimé..."⁴ Ce n'est pas dans l'affection filiale, même la plus tendre, que son désir d'aimer et d'être aimé aurait pu s'accomplir.

Autrefois il a rencontré une jeune fille, Viviane Bréau. Mais l'admiration fervente qu'elle lui a inspiré tout de suite ne devait jamais être manifestée. Il ne s'est rendu pleinement compte de son amour pour elle qu'au moment du mariage de Viviane avec Jacques. C'est précisément à ce moment-là que sa vraie tragédie commence. Son amour passionné, "trop grand", ne pouvait s'imaginer un accomplissement heureux. En vérité il ne croyait guère pouvoir inspirer à Viviane un sentiment profond. Se comparant avec Jacques il se jugeait dépourvu de beauté et de toute grâce naturelle: indigne de l'amour d'une femme. Enfin, bien que ce scrupule ne fût pas décisif, une loyauté à l'égard de Jacques, son ami de toujours, le retenait de manifester sa passion.

Humilié par son propre jugement sur lui-même, et torturé par la vue de l'amour du jeune ménage, il n'a pourtant pas cessé de fréquenter leur maison, le seul endroit où il avait le sentiment de vivre vraiment. Il est parvenu à neutraliser "sa jalousie cruelle contre Jacques en l'amalgamant à une sorte d'admiration pour lui. C'était une victoire sur lui-même dont il était fier" et qu'il a remportée au prix de son orgueil.⁵ Son amour que l'élan naturel tournait vers une autre personne, et qui dans

³ Marcel, *L'iconoclaste*, dans *Percées vers un ailleurs*, Fayard, 1973, p. 155.

⁴ *Ibidem*, p. 154.

⁵ M. Belay *Commentaire de "L'iconoclaste"*, dans *Percées vers un ailleurs*, op. cit., p. 171.

d'autres conditions aurait pu trouver un accomplissement dans une intimité, une communion avec un autre, a donc été intériorisé. Il repliait Abel sur lui-même, le "travaillait", l'enfermait de plus en plus dans sa souffrance en le rendant incapable d'en sortir.

La jeune épouse de Jacques est morte prématurément. "Ce qui va encore davantage enfermer Abel en lui-même, écrit Marcel Belay, c'est-à-dire dans ses représentations, c'est la mort de Viviane".⁶ Effectivement, les mois qui ont succédé au décès de la femme ont été pour lui "une agonie affreuse". Il pensait même à la suivre dans la mort. Jacques, qui d'ailleurs ne devinait aucunement la nature de l'amour d'Abel, pensait vivre désormais dans le recueillement d'un deuil sacré.

Sa décision inattendue de se remarier a causé à Abel un véritable choc, et elle a fini par le verrouiller dans une attitude réprobatrice et hostile envers l'ami. Il l'a jugé coupable d'une impardonnable trahison et parfaitement digne de mépris. Dans la virulence de sa passion il n'était plus en mesure de partager la vie intime de Jacques et alors ne pouvait même soupçonner les vrais motifs de sa démarche. Toutes les justifications possibles lui ont paru sans valeur. "L'homme, dit-il, ne vaut que par la fidélité dont il est capable".⁷ Seulement ce qu'il appelle la fidélité le conduira à des actes qui failliront détruire l'existence de son ami et celle de sa seconde femme.

L'attitude d'Abel, tel que nous le rencontrons dans le premier acte de la pièce, est celle du refus. Il n'admet pas que les intentions de Jacques puissent être différentes de celles qu'il lui prête, il ne cherche pas à comprendre, n'accepte aucun rapprochement: il refuse. Sa rancune prend l'aspect d'une ironie méprisante et d'une insincérité mal cachée. Cela signifie aussi son isolement complet. Mais tout ce qui se manifeste comme hostilité et mépris recouvre un fond secret et douloureux. Chaque évocation du passé dans la bouche de Jacques inflige à Abel une souffrance cruelle. Les traits du visage adoré l'accompagnent tout le temps. Une nuit il se trouve, pleurant, auprès du lit de Roger, le fils de Viviane: le petit ressemble merveilleusement à sa mère. Quelquefois seulement une parole lui échappe qui laisse entrevoir sa douleur.

Vers une rencontre

Arrivant chez Jacques Abel l'aborde avec une hostilité à peine dissimulée. Il y a là pourtant une personne qui à son tour affronte Renaudier dans une disposition inexplicablement agressive. Il s'agit de Florence Bréau, la soeur cadette de Viviane. Personne ne se doute de la cause de cette malveillance inattendue. Une première explication apparaît dans l'entretien de la jeune femme avec la mère d'Abel. Or, Florence croit être persuadée qu'entre ce dernier et la première épouse de Jacques il y avait eu une liaison amoureuse secrète; elle prétend même disposer de preuves.

⁶ Ibidem, p. 172.

⁷ *L'iconoclaste*, op. cit., p. 52.

C'est pourquoi, semble-t-il, elle ne peut supporter la présence d'Abel, et elle exige qu'il quitte le plus vite possible la maison des Delorme.

C'est à ce moment-là qu'une idée perfide vient à Abel: Jacques, par son ignoble trahison envers sa première femme, a mérité d'être sévèrement puni. Il induit son ami à supposer que Florence l'accuse, lui Abel, d'avoir été l'amant de Viviane. C'est ainsi qu'il croit accomplir le devoir de vengeur qu'il s'est attribué. "Il (Jacques) ne s'est pas douté, dit Renaudier, que Viviane morte, je restais là pour défendre des droits sacrés".⁸

Il ne se rend pas compte de l'ampleur du drame qu'il crée emporté par sa haine. Le soupçon qu'il provoque en Jacques atteint l'amour de celui-ci pour Viviane et non pas son amour-propre. Or, depuis le jour du décès Jacques vit constamment en présence de la disparue. La trahison indigne dont Abel l'accuse n'a jamais eu lieu. S'il s'est décidé à épouser Madeleine, c'est parce qu'il croyait accomplir ainsi la volonté de Viviane. Cette exigence, prétend-il, lui a été confiée au cours d'une communication occulte avec la morte. Il semble que la présence de la femme adorée l'accompagne de manière presque continue, et c'est uniquement grâce à elle que son second mariage a pu être conclu et durer jusqu'à présent. Seulement la confiance de l'homme se nourrit d'une foi intacte en une Viviane-sainte. Mais voici que cette image d'une "sainte en son auréole", pour reprendre l'expression d'Abel, s'abîme brusquement. Jacques commence à être rongé par le doute. Aussitôt ce qu'il croyait être la présence mystérieuse de Viviane s'évanouit. Il est hanté par la pensée qu'il a été dupe d'une simple imagination, que tous ses actes, toute sa vie actuelle reposent sur une illusion.

A ce moment-là une découverte est donnée à Abel, qui ouvre comme une première brèche dans ce huis clos où il s'est condamné à vivre. Or, Florence, jusqu'à présent sûre de l'adultère de Renaudier et prétendant en avoir la preuve, une lettre d'amour écrite par Viviane, perd sa certitude. Elle voit bien qu'Abel veut demeurer accusé mais, lui semble-t-il, ce n'est pas la faute qui le pousse à cette auto-accusation. Il est bon de rapporter le moment décisif de cette scène. Madame Renaudier vient de dire un mot qui dévoile le secret étouffant le cœur de la jeune femme, et dont Abel ne s'est pas douté: Florence l'aime.

ABEL

Maman, c'est mal ce que tu viens de faire là.

FLORENCE

Non, ce n'est pas mal, je ne lui en veux pas. Tout vaut mieux que cette prison où j'ai vécu.

⁸ Ibidem, p. 51.

ABEL, *avec douceur.*

Je crois que vous êtes en proie à une sorte de... rêve, et quand vous en sortirez... allez, vous retrouverez tous vos griefs au réveil.

FLORENCE

Ne me rappelez pas tant ce qui vous condamne, puisque mon coeur vous absout.

ABEL, *à sa mère qui sort lentement.*

Maman, que fais-tu?

(Mme Renaudier lui fait signe de ne pas la retenir.)

ABEL

Votre coeur a voix au chapitre? Prenez garde, ma pauvre enfant, vous n'avez pas conscience...

FLORENCE

Si.

ABEL

Allez, je n'ai pas entendu ces paroles... Ces mots qui vous sont échappés dans un instant d'égarément, je ne m'en souviendrai pas, je vous le promets.

FLORENCE

Vous pouvez vous en souvenir.

ABEL

Il ne faudra pas rougir quand vous vous les rappellerez.

FLORENCE

Je n'en rougirai pas, c'est ma première minute de courage.

ABEL

Voyez-vous, si je ne croyais pas que vous avez dit ces mots dans une sorte de songe, que vous les désavouerez demain...

FLORENCE

Je ne les désavouerais jamais.

ABEL

Ce serait à la fois déchirant et très doux, ce serait...⁹

Voici l'explication de l'attitude surprenante de Florence dès l'arrivée d'Abel: son animosité a été dictée par sa jalousie, et celle-ci par son amour passionné pour lui. Au point où elle en est pourtant, elle n'arrive plus à le retenir. Son aveu est un risque: il dévoile ses sentiments les plus profonds devant un homme qui sait agir avec une cruauté froide. C'est un acte de confiance. C'est un appel. C'est encore, et ceci est peut-être le plus important pour Abel en ce moment, l'affirmation: tu

⁹ Ibidem, p. 106-107.

comptes pour moi. Voilà à quoi il ne s'attendait plus guère: occuper une place dans le coeur de quelqu'un d'autre. La parole de Florence le touche au plus profond de lui-même. Il essaie encore de se dérober, il n'est pas sûr de pouvoir donner foi à cet aveu inattendu, il reste impassible. Mais il est clair qu'une expérience toute nouvelle lui est donnée, ou du moins donnée à pressentir: *la présence d'un être qui l'aime*. Il faut croire qu'il n'est pas habitué à ce qu'il éprouve en ce moment. Si c'était vrai, dit-il, "ce serait à la fois déchirant et très doux". "On peut dire, écrit Marcel Belay, que le verrou de son isolement affectif est forcé".¹⁰

L'expérience d'Abel est, toute proportion gardée, celle de Raskolnikov de Dostoïevski dans sa rencontre avec Sonia, ou encore celle de la pécheresse de l'Évangile devant le Christ. Il y a un regard qui soulève, qui éveille le bien dans le coeur de l'homme. Un autre qui me condamne, ne me laisse pas être bon, il m'enferme dans ma culpabilité. Celui qui dit: "ne me rappelle pas tant ce qui te condamne, tu n'es pas que ta faute", fait que je veux être bon pour lui. On dirait que l'amour est la capacité de voir un être meilleur qu'il ne l'est. Nous sommes très précisément dans le champ de la rencontre au sens le plus positif. Marcel Belay: "Désormais il (Abel) sera porté à se mettre à la place des autres parce qu'il a la preuve qu'il occupe une place dans le coeur d'un autre".¹¹

Mais auparavant il connaît une deuxième découverte, encore plus inattendue que la première. Dans la conversation dont nous avons cité plus haut un fragment, Florence fait allusion à une lettre de Viviane que Renaudier n'a jamais reçue puisqu'elle n'avait pas été postée. Non sans hésitation Florence lui montre la lettre. Elle commence ainsi:

Mon Abel, mon amour... Je t'écris de la vieille maison grise et triste dont je t'ai si souvent parlé; il faudra bien que tu la connaisses un jour. Ce n'est pas la première lettre d'amour que je t'écris, mon cher chéri, mais les autres je les ai toutes déchirées; celle-ci, la déchirerai-je aussi? non, non, elle partira; et alors... Mon coeur bondit dans ma poitrine quand je pense à ce qui arrivera à notre première rencontre après que tu l'auras lue. Il bondit de joie et de frayeur. Une frayeur enivrante...¹²

L'image de la femme adorée qu'Abel a gardée ineffacée jusqu'à présent, soudainement s'avère fautive. L'image d'une femme exceptionnelle, satisfaite de la vie qu'elle a choisie, heureuse dans son ménage et méprisant peut-être un tout petit peu lui, Abel, bien que toujours très amicale avec lui. Lui qui n'osait même pas penser que ses sentiments puissent avoir un répondant, découvre qu'ils étaient désirés et payés de retour par l'être chéri. Nous imaginons un peu ce qu'est la souffrance d'Abel en ce moment. Il pleure en lisant la lettre.

Cette rude épreuve a pourtant une signification importante pour la vie intérieure de ce solitaire, enfermé dans ses imaginations sur lui-même et sur les autres. Dans sa

¹⁰ M. Belay *Commentaire de "L'iconoclaste"*, op. cit., p. 176.

¹¹ *Ibidem*, p. 176.

¹² *L'iconoclaste*, op. cit., p. 109–110.

courte rencontre avec Florence et, dans un autre sens, avec Viviane, il lui est donné d'entrevoir la vérité intérieure d'un autre. Certes, il se rend compte que ses jugements qui ont caractérisé des êtres à ses yeux, et déterminé ses rapports avec eux, ne correspondent pas à leur vérité. Mais à part cette constatation négative il y a quelque chose de beaucoup plus important, une expérience positive. Abel commence à percevoir un autre dans sa réalité intime, son individualité et sa richesse. Or, cette réalité ne peut jamais être réduite à un jugement, même le plus juste; elle s'oppose à toute tentative de caractérisation objective, elle la dépasse infiniment. Abel est donc à découvrir, et est à même de faire l'expérience de ce que nous pouvons nommer le mystère de l'autre. "C'est toujours le mystère d'une âme, écrit François Mauriac, que la passion, même coupable, nous découvre".¹³

Marcel Belay remarque à propos de la scène citée plus haut: "Ce n'est pas surtout la pensée de son propre malheur qui lui arrache ces larmes. En lui cette souffrance est nouvelle, car elle n'est pas uniquement la sienne: elle est le retentissement et le prolongement de celle qui a été endurée par l'être aimé. Une telle souffrance n'hypnotise pas le Moi sur son image: elle l'ouvre à la vie d'un autre Moi".¹⁴ Il y a donc un partage d'amour et un partage de souffrance. Cela veut dire que l'expérience d'Abel ne peut être considérée uniquement dans les catégories d'une découverte, d'une prise de conscience, mais déjà comme une espèce de participation à la vie intérieure d'un autre. Nous verrons comment cette évolution spirituelle du héros va continuer à travers les événements qui suivent.

Il semble effectivement que les épreuves arrivant à Abel l'une après l'autre constituent comme un canevas pour les changements qui s'effectuent en lui. Il paraît mené d'un point à l'autre d'un itinéraire douloureux, mais en même temps libérateur. L'entretien avec Florence d'abord, puis la découverte tardive du secret de Viviane, ont éveillé en lui le désir profond mais, pourrait-on dire, endormi d'*être avec*. Nous comprenons très bien: ils ont touché son besoin le plus fondamental d'être aimé; le besoin, ajoutons-le, qui n'avait jamais avant été réalisé. Mais voici qu'une nouvelle rencontre lui arrive qui l'introduit dans un autre drame, celui de Madeleine et Jacques.

Nous avons déjà mentionné le trouble dans lequel ce dernier s'enfonça torturé par les soupçons au sujet de sa première épouse. Madeleine entreprend alors une tentative pour apaiser l'inquiétude de son mari. Bien qu'elle suppose que les accusations portées contre Viviane et Abel soient justifiées, elle demande à Renaudier de persuader Jacques de leur non culpabilité. "Il est affreux, dit-elle, que, sachant sur vous... ce que je crois savoir, je sois amenée à vous dire ce que vous

¹³ F. Mauriac, *La fin de la nuit*, Paris, Grasset, 1935, p. 139.

¹⁴ M. Belay, *Commentaire de "L'iconoclaste"*, op. cit., p. 176.

allez entendre. Mais je n'ai pas le choix. Cette confiance que je n'ai pas faite à ma meilleure amie, c'est à vous qu'il faut que je la fasse".¹⁵ Elle lui raconte alors les conditions dans lesquelles son mariage avec Jacques a été décidé: la grande détresse du veuf après la mort de sa bien-aimée, son intention de lui rester pleinement fidèle et de refuser toute autre liaison, les communications mystérieuses avec la disparue dont il croyait bénéficier et l'exigence ferme de se remarier dans l'intérêt des enfants qui lui a été posée par "l'interlocutrice voilée".

Entendant ce récit Abel reçoit le choc d'une nouvelle révélation. On pourrait dire que tout ce qu'il croyait savoir sur ses proches, et qui lui permettait de porter sur eux un regard méprisant et hostile, au fur et à mesure s'avère l'imagination d'un esprit malsain. Il commence à comprendre ce qui s'est passé dans le coeur de son ami dans les moments affreux qu'il a traversés. Il voit quelle forme a revêtue la fidélité de Jacques envers Viviane. Et peu à peu il conçoit ce que Jacques éprouve en ce moment, lorsque sa foi en la défunte et l'image chérie et sacrée qu'il porte en lui tombent en ruine. C'est grâce à Madeleine qu'Abel arrive à le voir ainsi. En effet, le regard de la femme est d'amour et de dévouement, et non pas un jugement sévère. Lui-même est encore trop ancré dans sa réprobation et sa rancune. Il entre un peu dans le drame de son ami comme par l'intermédiaire de Madeleine. "Vous avez raison, dit-il, je le vois comme vous, par vos yeux. C'est bien la nuit qui est descendue sur lui; et cette nuit est plus solitaire et plus noire que la nôtre, puisque la voix qui la remplissait vient de se taire et que le souvenir même en est détesté".¹⁶ Une compréhension véritable et une compassion pour l'ami commencent à prendre place dans le coeur d'Abel.

Mais ce n'est pas seulement Jacques qui lui apparaît dans une autre lumière au cours de cet entretien. Parlant de son mari, Madeleine ne peut éviter de dévoiler à Abel le secret de son propre coeur. Un jour elle a rencontré un homme très malheureux après la perte de sa femme adorée. Elle l'a aimé. En lui donnant la main elle a consenti en fait à une espèce de bigamie, et elle a promis d'accepter toujours. Désormais elle vit dans la conscience que c'est uniquement par l'entremise de Viviane que Jacques lui appartient. Elle n'a pas d'illusion: il n'y a qu'un seul être qui compte pour lui. Elle-même doit se contenter de témoignages, d'ailleurs très sincères, de son affection reconnaissante. Seulement ce n'est pas cette place-là qu'une femme désire occuper dans la vie de l'homme qu'elle aime. "C'est un bonheur... très spécial... que le mien, dit-elle à Abel, et dont peu de gens se contenteraient".¹⁷ Maintenant c'est à Jacques qu'elle pense. Elle s'acharne à le sauver, et c'est pour cela qu'elle voulait parler à Renaudier; elle-même ne compte pas. Mais c'est justement ce qui révèle le mieux son intérieur. "Oui, affirme Abel, cela s'appelle aimer".¹⁸

¹⁵ *L'iconoclaste*, op. cit., p. 115.

¹⁶ *Ibidem*, p. 123.

¹⁷ *Ibidem*, p. 117.

¹⁸ *Ibidem*, p. 124.

Cette Madeleine qui n'était pour lui qu'une intruse, quelqu'un dont l'arrivée avait été une profanation de la mémoire sacrée de Viviane, et la destruction de cette "trinité idéale" dans laquelle il avait vécu avec la morte et son mari, cette-même Madeleine lui apparaît maintenant dans la dignité de son amour magnanime, et de cette solitude étrange aux côtés de Jacques et la seule femme qu'il aime vraiment. Une nouvelle fois la rencontre avec le mystère d'un autre lui est donnée; une rencontre avec cette réalité intime de l'autre cachée la plupart du temps, qui pourtant se manifeste dans les moments privilégiés ouvrant l'accès à sa vérité plus profonde.

Mais cette révélation de l'autre lui permet aussi une prise de conscience douloureuse de sa propre vérité. Entendant le récit de Madeleine il se rend compte du non-sens terrifiant de son attitude, et de son comportement surtout à l'égard de Jacques. "La conscience affreuse de son néant" grandit en lui. "L'ordre que ma pensée avait cru saisir, dit-il, était instable et terrible, mais du moins il était à moi et je le dominais. Le monde est autre, et je ne me connais plus". [...] "Je ne saurai pas défaire les noeuds que j'ai formés".¹⁹

Il essaiera pourtant de les défaire, parce que la dure épreuve qu'il traverse ne lui procure pas seulement des déceptions, mais aussi le rend capable de redécouvrir peu à peu la réalité des liens humains. Madeleine et surtout Jacques ne sont plus pour lui des étrangers dont le sort lui est extérieur. L'indifférence à laquelle il s'obstinait si longtemps ne lui est plus possible. On peut dire qu'il a perdu sa position confortable de spectateur autonome qui, tout en restant en dehors des destinées de ses proches, peut se permettre de les juger et évaluer sans aucun souci d'eux-mêmes. Au point où il se trouve, il est appelé à prendre part au drame qui se déroule à côté de lui. C'est ainsi qu'une rencontre devient la source de nouveaux sens et de nouvelles responsabilités.

Les scènes que nous venons d'analyser sont une tentative pour saisir l'événement de la rencontre, et l'exprimer dans le langage du théâtre. Mais cet événement fondamental est aussi l'objet de plusieurs recherches approfondies de Marcel-philosophe. Nous nous y référerons maintenant espérant accéder à une compréhension plus complète, plus vaste, de ce qui nous est présenté sous forme d'une oeuvre littéraire.

On pourrait dire que l'expérience de l'autre offerte à Abel dans ces quelques événements inattendus constitue pour lui, au moins dans une certaine mesure, quelque chose de nouveau. *L'être avec* n'est pas, pour ainsi dire, sa façon d'être habituelle. A plusieurs reprises nous avons évoqué l'état d'enfermement morbide dans lequel il demeure, incapable d'entretenir aucun véritable lien avec d'autres. Le grand amour de sa vie, celui pour Viviane, n'a pas pu l'ouvrir à l'être aimé, et il a

¹⁹ Ibidem, p. 124, 125.

fini par le livrer à lui-même. Comme il l'avoue, il a voulu à cette époque-là trouver un apaisement à sa souffrance dans une résignation stoïcienne. Ce n'est pas par hasard que Marcel met dans la bouche d'Abel ces paroles significatives: "Je savourai avec une sorte de tristesse supérieure la faculté qui me permettait, tout en aimant passionnément Viviane, d'associer à son image celle de Jacques dans un sentiment complexe où il entrait à la fois une sorte d'admiration, de la jalousie, et cette résignation méditée dont je m'appliquais depuis si longtemps à trouver le secret".²⁰

Que signifie l'attitude stoïcienne dans le contexte de la problématique de la rencontre? La réponse de Marcel est caractéristique: "Le stoïque méconnaît l'espérance parce qu'il reste enfermé en lui-même: il s'affermite sans doute mais ne rayonne pas. Il nous présente la plus haute expression du 'moi'; il n'atteint pas le 'je' véritable. Il se comporte, il s'oriente intérieurement comme celui qui n'aurait pas de *prochain*, ne relèverait que de soi, n'aurait la responsabilité que de lui-même".²¹

Celui qui se comporte comme s'il n'avait pas de prochain reste seul, isolé. Il est privé de cette communion avec un autre d'où jaillit la source la plus profonde du sens de vivre. Dans l'univers qu'il s'est bâti il n'y a aucun *tu*. Et la prise de conscience de cet esseulement est le désespoir: Abel est un être désespéré.

On parle souvent du danger de réification dans les rapports humains. Nous l'avons évoqué aussi en décrivant les relations d'Abel avec ses proches. En effet, le regard que je porte sur un autre risque toujours de méconnaître sa valeur personnelle et individuelle. Le *sujet* est alors réduit à l'état d'un *objet*. Cette réduction d'ailleurs peut s'exprimer de différentes manières: l'autre peut être identifié au rôle social ou professionnel qu'il remplit, à la somme des renseignements qu'il est en mesure de fournir ou des services qu'il est capable de rendre, ou encore à un inventaire de jugements que l'on formule plus ou moins légitimement à son sujet. L'essentiel est toujours le même: il est traité comme objet, comme la somme des prédicats qu'on lui attribue pour le *caractériser*. Du coup la dimension personnelle de l'autre est anéantie; il perd sa réalité, il cesse d'être un sujet autonome, souverain et libre avec qui je pourrais entrer en relation personnelle. Il se trouve comme assimilé, intégré à mon univers en tant que l'un de ses nombreux composants.²²

D'une part l'objet est ce que je peux saisir, décrire, dont je peux disposer ou manipuler, et enfin ce que je peux posséder ou perdre. D'autre part, il est ce pour quoi je ne compte pas. "Il est donc essentiel de la nature même de l'objet, dit Marcel, de ne pas tenir compte de moi".²³ Karol Tarnowski ajoute encore: "Il ne tient pas compte de moi **parce que c'est ainsi que je le constitue**".²⁴ Un objet ne

²⁰ Ibidem, p. 48.

²¹ R. Troisfontaines, *De l'existence à l'être. La philosophie de Gabriel Marcel*, Louvain, Nauwelaerts, et Paris, Vrin, 1953, vol. II, p. 189.

²² Voir G. Marcel, *Journal métaphysique*, Gallimard, 1927, p. 316–317.

²³ Ibidem, p. 254.

²⁴ K. Tarnowski, *Ku absolutnej ucieczce. Bóg i wiara w filozofii Gabriela Marcela*, Kraków, Wydawnictwo Naukowe PAT, 1993, p. 50.

peut s'adresser à moi ou avoir égard à moi; je n'ai pas non plus le sentiment d'être pour lui. Il peut tout au plus élargir l'état de mon *avoir*. Il est manifeste qu'à ce niveau une rencontre de personnes est impossible.

Le regard objectivant que je porte sur un autre n'est pas indépendant de la façon dont je me vois et je me traite moi-même: "Chose remarquable, plus un être me reste extérieur, plus je reste moi-même, du même coup et dans cette même mesure, *extérieur à moi-même*; en face de quelqu'un qui demeure pour moi 'un tel', je demeure moi-même 'tel autre'. Je me vois du point de vue des autres. Là où l'intimité grandit, il n'y a plus face à face 'un tel' et 'tel autre'; il y a un 'nous'".²⁵

Le passage de la communication objectivante au niveau de la rencontre suppose l'expérience de la *présence*. Il peut se faire qu'un autre que j'aborde et qui m'apparaît dans les premiers moments comme un tel, un *lui*, devient de plus en plus profondément un *toi*. Marcel parle ici de révélation: dans la rencontre s'effectue la révélation du *tu* en tant qu'une richesse inépuisable, "infinie", un mystère impossible à caractériser. Toutes les imaginations et les jugements maintenus au sujet de l'autre s'avèrent inadéquats à cette réalité intime qui se dévoile dans la présence. Sa présence laisse voir ce qu'il *est* et non pas ce qu'il *a*.

Cette expérience appartient à celles qui à vrai dire ne se laissent pas analyser ni décrire. Toutes les tentatives pour la saisir aux moyens du langage s'avèrent manquées ou du moins insatisfaisantes, et finalement il faudrait vivre ce moment privilégié, pas tellement rare peut-être, pour se rendre compte de ce dont il est question. Cette difficulté accompagne toujours la philosophie de Marcel. Il tâche de dépasser les limites imposées par le langage en cherchant des images et des comparaisons censées exprimer ses intuitions. Sans pouvoir tout expliquer, elles sont néanmoins en mesure d'indiquer la bonne direction à ceux qui suivent la pensée du philosophe.

La présence est alors une espèce de charme. "Le charme est ce rayonnement, ce halo légèrement émotionnel dans lequel nous baigne le contact avec un être, qui ne prétend pas le moins du monde nous l'imposer [...] Quand un être nous charme, c'est que son mystère s'offre à nous au delà de ses traits objectifs, mystère de sincérité et de simplicité".²⁶ Le charme n'est pas un attribut objectif qui se laisserait voir par "n'importe qui" par exemple dans un rassemblement public. Il ne peut être aperçu et accueilli que par des individus. Il peut aussi rester méconnu.

La présence de l'autre est liée avec le pressentiment d'une profondeur. La profondeur est ce qui m'invite et qui me fait une promesse; qui éveille en moi le désir de suivre. "Elle apparaît comme ce qui est en même temps espéré et souvenu; ce qui est proche, mais dont nous restons mystérieusement éloignés. Elle est comme le pressentiment de quelque chose que l'on pourrait nommer notre patrie, à la fois proche et lointaine".²⁷ "Ce lointain s'offre à nous comme intérieur, comme un

²⁵ E. Sottiaux, *Gabriel Marcel. Philosophe et dramaturge*, Louvain-Paris 1956, p. 60.

²⁶ *Ibidem*, p. 57-58.

²⁷ K. Tarnowski, *Ku absolutnej ucieczce*, op. cit., p. 64.

domaine dont il faut dire qu'il est nostalgiquement nôtre – exactement comme l'est pour l'exilé la patrie perdue".²⁸

Il serait difficile de trouver chez Marcel des définitions toutes faites ou des formules achevées exprimant la signification de termes qu'il utilise. C'est une philosophie qui entreprend toujours de nouveau sa recherche, inlassable dans son effort de se remettre constamment en question, et surtout s'approchant de sa matière avec humilité et respect. Il en est ainsi car au centre de son attention se situent souvent des mystères et non pas des "objets d'analyse". La tentative d'inclure définitivement le contenu d'un mystère dans les catégories du langage est d'avance vouée à l'échec.

La présence d'un autre est justement un mystère. Qu'est-ce que cela veut dire? Cela veut dire d'abord, négativement, qu'elle n'est pas un "problème". Le problème est ce que je rencontre sur ma route, qui se dresse devant moi comme un obstacle. Il est ce que je peux définir et qui peut être résolu au moyen de techniques convenables. Il constitue un *objet* de questionnement. Dans ce sens un exercice mathématique à résoudre par exemple est un problème. Le mystère par contre n'est point un objet. Il transcende toute tentative de le saisir intellectuellement, et par là s'oppose aux prétentions d'une pensée persuadée de son aptitude de pénétrer la réalité et de la dominer cognitivement. Il exige plutôt d'être accepté comme ce qui ne peut pas être possédé par la raison. Cela ne signifie pas que le mystère demeure inconnaissable. Dans ce cas-là toute réflexion à son sujet serait dépourvue de sens.

Toute confusion entre le mystère et l'inconnaissable doit être soigneusement évitée: l'inconnaissable n'est en effet qu'une limite du problématique [...]. La reconnaissance du mystère est au contraire un acte essentiellement positif de l'esprit, l'acte positif par excellence et en fonction duquel il se peut que toute positivité se définisse rigoureusement.²⁹

Marcel réclame alors une espèce de "conversion de l'intellect qui consiste à accueillir et accepter quelque chose qui en aucune façon ne peut être définitivement pensée".³⁰ Une telle exigence peut paraître injustifiée ou "déraisonnable". Il en résulte que le mystère peut rester méconnu ou rejeté comme tel, ou encore réduit à l'état de problème, c'est à dire vidé de l'essentiel.

C'est ainsi que l'auteur de *L'iconoclaste* essaie d'éclairer le sens du mystère. Il nous rapproche par là de sa compréhension de l'expérience de la présence vécue, comme nous l'avons vu, par Abel Renaudier.

Nous avons dit plus haut que la présence d'un autre s'est avérée pour lui un appel, l'invitation à entrer en relation, à prendre part au drame commun. Comment se fait-il qu'un être dont nous avons défini l'attitude comme un "enfermement" et un "refus" découvre en lui le désir de participer à la vie d'un autre? Quand quelqu'un se

²⁸ G. Marcel, *Le mystère de l'être*, Paris, Aubier, 1963, vol. I, p. 208.

²⁹ Ibidem, vol. I, p. 228.

³⁰ K. Tarnowski, *Ku absolutnej ucieczce*, op. cit., p. 59.

tient devant moi en tant qu'un tel, je demeure moi-même tel autre, et nous sommes étrangers l'un pour l'autre. Mais lorsqu'il me devient réellement présent, et que je peux sentir le "sois-avec-moi" qu'il m'adresse plus ou moins clairement, il cesse d'être "un tel", il devient un *tu*. Alors, étonnamment, je me découvre moi-même comme un *je*, celui qui peut être présent à un autre. On peut dire que la rencontre me révèle à moi-même. "Mes sentiments, il est naturel, louable même, que jusqu'à un certain point je les ignore. L'émotion me prend par surprise. Elle me dévoile l'inconnu de mon *être*, celui qui fait ma valeur et que je ne puis en aucune façon traiter comme un 'lui'".³¹ "Autrui, quand je le sens *présent* me renouvelle intérieurement. Sa présence est révélatrice: elle me fait *être* plus pleinement que je ne serais sans elle".³²

Etre plus pleinement signifie se découvrir soi-même comme celui qui ne peut trouver son véritable accomplissement autrement qu'avec un autre et grâce à lui. De la présence d'autrui se dégage une invocation qui fait naître le désir d'y répondre: je veux être avec toi parce que tu es déjà avec moi. En m'atteignant ainsi dans l'intimité l'autre collabore à ma liberté: il m'aide à me faire être, à m'élever au *je*.³³

Le mystère du "nous"

L'entretien d'Abel avec la femme de Jacques est interrompu par le retour de ce dernier. Madeleine sort en laissant son interlocuteur avec la mission délicate d'apaiser l'inquiétude de son mari. Mais ce n'est pas seulement la prière de la pauvre femme qui le pousse à une explication sincère avec Delorme. Le fruit peut-être le plus précieux de ses épreuves précédentes est le changement de sa disposition envers lui, comme si l'amitié qui le liait autrefois à son compagnon d'enfance, et qui semblait s'être effondrée le jour de son remariage, revivait à présent et le rendait à Jacques au moment où il a le plus besoin d'être soutenu.

En l'abordant Abel peut en toute sincérité affirmer: "Ecoute-moi pourtant, Jacques, je ne suis plus le même que cet après-midi".³⁴ Certes, il est déchiré entre deux sentiments dans un sens contradictoires: celui pour Viviane et celui pour Jacques; mais ce dernier va toujours en s'approfondissant et l'incite à chercher un rapprochement avec l'ami. Il se rend compte qu'il n'y a qu'un seul moyen de le sauver: lui rendre sa foi en la Viviane-fidèle. Mais Jacques se montre méfiant. Comment en effet croire à cet Abel qui, à peine quelques heures plus tôt, insinuait avec une sombre satisfaction l'infâme trahison de la morte?

Pourtant dans les paroles qu'il adresse maintenant à Delorme une voix de sollicitude et de compassion se laisse clairement discerner, ainsi que la conscience

³¹ R. Troisfontaines, *De l'existence à l'être*, op. cit., vol. II, p. 24.

³² Ibidem, vol. II, p. 21.

³³ Cf. E. Sottiaux, *Gabriel Marcel. Philosophe et dramaturge*, op. cit., p. 65.

³⁴ *L'iconoclaste*, op. cit., p. 131.

du mal qu'il lui a fait. Jacques ne peut ne pas l'entendre. Il sent ce changement qui s'est effectué dans l'attitude d'Abel depuis leur dernière rencontre. Celui-ci s'exprime d'ailleurs de plus en plus ouvertement: "Non, je lis en toi: pour la première fois tu crois à la mort et cette croyance va te tuer... Jacques... ce qui nous unit est tout de même tellement fort... moi non plus je n'ai jamais cessé d'être ton ami, au fond".³⁵

Jacques ne sait pas croire tout de suite; il demeure méfiant, et surtout il doute toujours de la fidélité de Viviane bien que Renaudier l'atteste fermement. Ses dispositions changent toutefois au cours de l'entretien, comme si les paroles d'Abel répondaient quand même à quelque espérance cachée en lui. Malgré toutes les blessures et les rancunes ils sentent tous les deux qu'il est quelque chose qui, à un plan plus profond, les unit: le passé où ils étaient ensemble. L'évocation de cet *ensemble*, et l'espoir qu'il n'est pas définitivement détruit constitue pour eux comme un lieu de rencontre. "Mais tout à l'heure en marchant, dit Jacques, je revivais le passé... il y a eu ici même des heures qui n'ont pas pu mentir, des heures privilégiées où nous nous sommes compris, tous les trois".³⁶

Au point où ils en sont, ils savent déjà s'entretenir plus ouvertement et plus franchement. S'ils parlent de ce qui leur fait mal, ce n'est plus pour s'attaquer réciproquement. Ce sont plutôt les effusions d'une amitié profondément blessée que des coups portés par les ennemis.

Le désir de sauver l'ami mènera pourtant Abel trop loin. Voulant lui rendre la foi en Viviane il raconte une histoire qui n'a pas eu lieu. Il lui dit que la femme, pressentant sa mort, lui a confié son angoisse à l'égard du mari, et aussi son espoir qu'après la mort elle pourrait l'accompagner outre-tombe, et par un échange mystique travailler à son bonheur. Ces paroles éveillent en Jacques un espoir et même une joie. De nouveau il veut croire à la Viviane-fidèle mais, comme il n'est pas encore en mesure d'y donner pleinement foi, il exige d'Abel de lui garantir par un serment, et après une réflexion, l'authenticité de l'aveu qu'il a prêté à la morte.

Marcel Belay écrit: "Cette ultime requête effraie Abel. S'il y répond, ne devra-t-il pas violenter et même mutiler sa conscience?... De plus, la duperie dont il s'est rendu coupable pour faire renaître en Jacques la confiance, lui apparaît avec une évidence accablante".³⁷

Le rapprochement recherché avec l'ami apporte ainsi à Abel un nouvel approfondissement de sa crise intérieure provoquée par les événements précédents. L'amère conviction: "je suis un misérable", l'accompagne de façons différentes à toutes les étapes de son drame. Après s'être rendu compte du mal qu'il avait causé à Jacques, il voit à présent que s'efforçant de réparer sa faute il a porté une nouvelle atteinte à soi-même. Nous avons vu cependant comment la prise de conscience de

³⁵ Ibidem, p. 137.

³⁶ Ibidem, p. 134.

³⁷ M. Belay, *Commentaire de "L'iconoclaste"*, op. cit., p. 182-183.

son tort envers Jacques était devenue un point de détournement dans son itinéraire spirituel. Il en sera de même maintenant.

On peut observer comment, durant ces scènes, Abel est de plus en plus près de Jacques et de sa souffrance. Il est "toujours disponible à la douloureuse inquiétude de celui auquel il s'adresse. Il participe, il communie à la détresse intérieure de son interlocuteur: il compatit, au sens étymologique du terme".³⁸ Et c'est justement cette intimité progressant qui lui interdit de maintenir plus longtemps le mensonge auquel il a eu recours. Aussi la fidélité qu'il garde à Viviane ne lui permet plus de construire sa fausse image, même au nom du bien de l'ami. Il se conforme à l'exigence de vérité: il se refuse à commettre un parjure, retire les paroles qu'il a prêtées à Viviane, et par là supprime ce qui troublait l'intimité qui s'établissait entre lui et Jacques. Il lui avoue: "J'ai cru d'abord que je la trahirais, elle, en t'abusant plus longtemps: et puis une horrible pitié m'a saisi [...] Il y a tout de même un point de la souffrance humaine où la vérité jaillit: c'est quelque chose de plus fort que l'homme [...] A ces profondeurs-là on ne peut plus mentir".³⁹

Ces dernières paroles montrent comment la relation d'Abel et Jacques a changé depuis les premières scènes de la pièce. Certes, Abel demeure un être torturé par la solitude et le sentiment de sa misère, mais tel que nous le voyons maintenant, il n'est plus cet homme enfermé dans le refus de tout rapprochement humain. Il semble en effet, du moins en ce moment, qu'il ait retrouvé son aptitude d'être avec un autre et pour un autre. Ce n'est qu'à présent qu'il découvre enfin l'être authentique de son ami. Non plus un *lui*, un Jacques-iconoclaste imaginé, mais un *toi*, toi Jacques. "Or, le 'toi' [...] ne se révèle à proprement parler, que si je suis *avec* Toi, que dans l'acte par lequel je me rends immédiatement présent à Toi [...]". Le toi "éveille aussi une exigence irrésistible de sincérité: avec toi, je ne puis être que moi, je ne puis jouer un rôle [...], je ne puis obéir à aucune arrière-pensée, ni même la former".⁴⁰

C'est ainsi qu'Abel retrouve le lien qui l'unissait auparavant avec Jacques. Il ne s'agit pas de dire qu'une communion idéale s'établit entre eux à ce moment: trop de malheur les a séparés et les sépare encore. Mais à n'en pouvoir douter on peut affirmer qu'un *ensemble* de ces deux êtres est un fait. "Il n'y a plus face à face 'un tel' et 'tel autre'; il y a un 'nous'".⁴¹ Il convient encore d'esquisser les traits essentiels de la signification marcellienne de ce *nous*.

Pour qu'une véritable rencontre soit possible il faut qu'il y ait une *invocation*: "il faut que chacun adresse plus ou moins clairement à l'autre un 'sois-avec-moi'".

³⁸ Ibidem, p. 185.

³⁹ *L'iconoclaste*, op. cit., pp. 162, 164, 165.

⁴⁰ M. Belay, *Commentaire de "L'iconoclaste"*, op. cit., p. 186.

⁴¹ Voir note 24.

Je n'abdique pas en ta faveur et je ne veux pas t'asservir; mais je ne me replie pas davantage sur moi et je ne te tiens pas à l'écart".⁴² Celui qui appelle ne le fait pas en vue d'obtenir un avantage ou un renseignement; pour avoir ou pour savoir. Ce qui compte dans l'invocation c'est le *tu*, ta présence. On pourrait dire en le langage de l'amour (et il est permis de l'utiliser ici car c'est dans l'amour que l'*être avec* trouve sa pleine réalisation), je ne t'aime pas "parce que...", je t'aime pour toi.

L'invocation signifie alors une disposition à recevoir l'autre, et aussi une espérance. Mais en même temps elle suppose que celui qui l'exprime offre déjà sa présence à l'invoqué. Si cet appel est "entendu", on peut imaginer une réponse. Ayant accueilli le don que l'autre me fait de lui-même, je peux, dans un acte libre, m'offrir à lui à mon tour comme une présence. La réponse "réside alors dans une volonté de disponibilité, de don de soi, de présence à celui qui appelle".⁴³ Il faut absolument que je mette tout ce que je *suis* dans la réponse, car c'est le *je* dans son unicité et son intégralité, que l'invocation sollicite.

Voilà qu'une nouvelle qualité se constitue, le *nous*, qui n'est pas que la somme du *je* et du *tu*. A l'intérieur de cette intimité une valeur se réalise que nous n'avons pas, ni moi ni toi, possédée avant, parce que ce qui l'a engendrée c'est notre présence mutuelle. "La distinction du 'mien' et du 'tien' s'est évanouie, je suis à ta disposition et réciproquement. [...] Le 'je' et le 'tu' ne sont que dans le 'nous' et celui-ci est un être nouveau, une vie plus riche de l'être véritable".⁴⁴

C'est un rapport plus profond qu'une simple communication verbale. Il ne s'agit pas d'idées ou d'affaires; il s'agit d'*être à deux*, "co-esse". Plutôt qu'à la communication il faudrait songer alors à une *communion vivante*, une unité réelle. Cette unité pourtant ne supprime pas les différences; au contraire, elle individualise, elle rend chacun lui-même car elle donne à chacun d'être ce qu'il doit être.⁴⁵

Il faut ici rappeler ce que nous avons dit plus haut au sujet de la présence. La communion du *nous*, comme la présence, est un *mystère*. Elle échappe aux concepts; elle se situe finalement hors de portée des "outils d'analyse". Une pensée qui s'applique à aborder cette réalité spirituelle se verra toujours dans l'impossibilité de construire un savoir. Gabriel Marcel écrit: "Il devrait apparaître clairement que cette philosophie est avant tout de l'ordre de l'appel, ou en d'autres termes qu'elle ne peut pas ou ne pourrait jamais complètement prendre corps dans une sorte d'exposé doctrinal dont le lecteur n'aurait qu'à s'assimiler le contenu".⁴⁶

La recherche spirituelle du personnage principal de *L'iconoclaste* le mènera plus loin encore. Le drame qui se déroule entre lui et Jacques, et en même temps comme en présence de Viviane morte, trouvera son dénouement dans la dernière scène de la pièce. L'expérience qui arrive à Abel à ce moment-là se laisse difficilement saisir

⁴² R. Troisfontaines, *De l'existence à l'être*, op. cit., vol. II, p. 29.

⁴³ E. Sottiaux, *Gabriel Marcel. Philosophe et dramaturge*, op. cit., p. 62.

⁴⁴ Ibidem, pp. 62–63.

⁴⁵ Cf. K. Tarnowski, *Ku absolutnej ucieczce*, op. cit., p. 53.

⁴⁶ G. Marcel, *Le mystère de l'être*, op. cit., vol. I, p. 229.

dans une analyse littéraire. Il faudrait la nommer une conversion religieuse, ou une ouverture à la dimension transcendante de l'être, et à la présence des morts, cette fois-ci non par de prétendues communications au plan occulte. Cette ultime étape du cheminement d'Abel ne nous a pas intéressée ici. Le contenu de l'étude présente est une réflexion sur la rencontre de l'autre: l'essentiel de cette expérience, et le rôle qu'elle a joué dans une existence concrète. Il faudrait plutôt utiliser le pluriel; il s'agit effectivement de quelques rencontres qui constituent des étapes successives de l'itinéraire d'Abel: celles avec Florence, Viviane, Madeleine, Jacques... Si l'on peut parler d'une transformation dans sa vie intérieure, d'un enrichissement, ou d'une découverte de nouveaux sens, c'est grâce à la rencontre et dans la rencontre que cette transformation a été possible. Ses épreuves confirment encore une fois qu'on ne retrouve pas le sens de sa vie dans les recherches et les méditations solitaires: on le retrouve avec un autre. Il semble en effet que le seul lieu où ce sens puisse se révéler vraiment, et alors où l'homme puisse sentir pleinement le sens de sa propre existence, c'est la présence d'un autre, ou plus explicitement l'amour d'un autre.

Filozofia spotkania w *Obrazurcy* Gabriela Marcela

Streszczenie

Problem spotkania – jeden z najczęściej omawianych problemów filozofii i literatury współczesnej – został w niniejszym tekście opracowany na podstawie dramatu G. Marcela pt. *L'Iconoclaste* (*Obrazurca*). Odwołania do krytyki literackiej o tym pisarzu i filozofie, jak i do prac filozofów dialogu (np. K. Tarnowskiego czy R. Troisfontaines) oraz do innych dzieł Marcela (np. do jego *Dziennika*) uzasadniają różne aspekty filozofii spotkania, obecne w omawianym dramacie, poprzedza szczegółowe przedstawienie jego treści. Zbieżności założeń filozoficznych i rozwiązań treściowych są tu ewidentne.

